Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 20 (1882)

Heft: 42

Artikel: Une barbe de deux heures

Autor: L.M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187175

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Où vont les hirondelles. — Les hirondelles du cœur.

La plupart de nos hôtes de l'été nous ont quittés; les grandes troupes d'hirondelles sont parties en laissant une arrière-garde dont on voit encore voltiger les dernières couvées, gagnant des forces pour entreprendre le grand voyage.

Dans les bois et les jardins, les oiseaux d'hiver ont fait leur apparition, remplaçant les hôtes qui s'en vont; les mésanges percent la coque des noix, les roitelets voltigent dans les buissons, le merle s'attaque aux baies d'automne. Mais où vont, où sont allées toutes les phalanges ailées qui peuplaient nos campagnes? Dès la fin de septembre, les riverains de la Méditerranée ont vu passer des essaims d'hirondelles, des vols innombrables d'oiseaux migrateurs se dirigeant vers le sud-est.

L'Egypte toute blonde d'épis en ses années heureuses, étalant, comme un riche tapis ses champs bariolés, est prête à les recevoir dès que le Nil commence à décroître. C'est là qu'ils s'arrêtent de préférence. Les hirondelles s'abattent sur l'ancien pays des Pharaons comme autrefois les sauterelles bibliques; elles envahissent les vieux monuments. les coupoles des mosquées, les minarets, les ruines: elles nichent dans les lézardes de ces murs séculaires; on les rencontre autour des Pyramides et du Sphynx, sur la chaumière du fellah et sur les chapiteaux des palais du Caire. Les canaux, les marais du Delta, les bords du Nil sont peuplés de bergeronnettes, de fauvettes des roseaux, de huppes et de milliers d'oiseaux aquatiques. La cigogne se promène gravement au milieu des vanneaux, des flamants, des hérons et des échassiers de toute espèce. Personne ne porte une main ennemie sur ces hôtes de l'hiver. Seule, la caille paie son tribut au passage. A peine celle-ci est-elle signalée, que d'Alexandrie au désert, de Port-Saïd à Suez, d'innombrables filets se tendent; des milliers de cailles y sont prises, et on les expédie en cages par paquebots, pour réapprovisionner les marchés de Paris et de Londres. Mais c'est le seul oiseau que capture le fellah des campagnes ou l'Egyptien des villes; tous les autres vivent en paix.

Aussi comprend-on qu'arrivés sur la bienheureuse terre égyptienne, tous les êtres ailés, si sauvages chez nous, si difficiles à apprivoiser, placés ainsi sous la sauvegarde des populations, fuient à peine sous les pas de l'homme. C'est pour ainsi dire une tradition sacrée: l'Egyptien croit que l'oiseau, quel qu'il soit, qui s'abat sur son toit, apporte avec lui la bénédiction du foyer. En Europe, on ne partage guère cette douce et naïve croyance que pour la cigogne et l'hirondelle — et encore?

Gracieuses et charmantes hirondelles, vous reviendrez. Du moins partez-vous presque toutes à la fois, d'un seul coup d'aile et d'un seul arrachement de cœur. La nature n'a qu'à vous pleurer une fois toutes ensemble. Notre vie, à nous, pauvres humains, se passe, au contraire, tout entière à pleurer les hirondelles qui nous quittent l'une après l'autre.

On a vingt ans: on aime, on croit; et puis, un beau jour, on s'aperçoit qu'on ne croit plus et qu'on n'est plus aimé! C'est une hirondelle qui part!

On a trente ans, de l'ambition, l'orgueil de se faire un nom; un coup de vent arrive, une révolution survient; c'en est fait. Encore une hirondelle envolée

On se réveille un jour avec les cheveux gris, le front ridé: la jeunesse, hélas! est passée, hirondelle adorable que rien ne nous rendra!

Autour de nous, tout disparaît successivement, et les âmes aimées nous quittent l'une après l'autre, chères hirondelles du cœur!

Et de départ en départ, toutes les hirondelles s'enfuient ainsi devant l'hiver de la vieillesse; ni cages, ni barreaux n'y font; ni larmes ni regrets n'y peuvent rien. Dieu veut que les hirondelles partent quand le froid arrive.

Nul ne reste — pas même la plus chérie, l'hirondelle couleur de rêve, l'hirondelle bleue d'amour, — car si, seule parmi ses sœurs, l'homme gardait celle-là, il ne croirait plus ni à la vieillesse, ni à la mort. Penserait-on, en effet, que l'hiver existe, si l'on voyait, dans l'azur profond du ciel, malgré la gelée d'un froid matin de janvier, voler une seule hirondelle!

Une barbe de deux heures.

Une des merveilles de la création est sans doute l'infinie variété de types, de traits, de physionomies qu'on remarque dans l'espèce humaine; elle est si évidente, qu'on peut dire que, rigoureusement, il n'est pas deux êtres qui se ressemblent d'une manière parfaite.

Nous connaissons à Lausanne deux jumelles roses et blondes, semblables à deux petites fleurs nées sur le même rameau et qui ont ouvert leurs fraîches corolles au même rayon de soleil. Jeanne et Marguerite ont une telle ressemblance qu'on les confond sans cesse l'une avec l'autre, et que maman elle-même, pour s'y reconnaître, noue les cheveux de Jeanne avec un ruban bleu et ceux de Marguerite avec un ruban rouge.

C'est une de ces ressemblances frappantes qui a donné lieu à l'espièglerie que nous allons raconter.

Les deux frères B*** sont aussi deux jumeaux de même taille, même visage, portant la même barbe et s'habillant d'une manière parfaitement identique.

Dans la rue, au café, à la promenade, à la maison même, ils donnent lieu à des méprises fort amusantes. Se trouvant ensemble au dernier Tir fédéral de Fribourg, animés de gaîté et d'entrain, ils se concertèrent pour jouer une bonne farce au barbier voisin de leur hôtel. Jaques y alla le premier, se fit raser et demanda ce qu'il devait.

- Quarante centimes, lui répondit-on.

— C'est un peu cher, fit le jeune homme : non pas pour ceux qui ne se font raser qu'une fois par jour, mais quand on est obligé de le faire deux, trois et même quatre fois, ça compte.

Le barbier se mit à sourire, regarda du coin de l'œil ce client de passage et murmura : farceur!

— Monsieur, ce que je vous dis est très sérieux; je ne plaisante pas; car, au point de vue de mon porte-monnaie, je voudrais beaucoup qu'il en fût autrement.

Le barbier, riant toujours, ajouta: « Eh bien, monsieur, si dans deux heures vous avez encore besoin de raser, je le ferai volontiers gratuitement.

— Merci, pour votre amabilité; j'en profiterai.

Deux heures après, Alfred B., l'autre frère, arrive, se campe devant le barbier, qui recule mystifié, confondu, et n'en crois pas ses yeux.

« C'est donc vrai! exclama ce dernier; eh bien, il y a trente-deux ans que je fais des barbes, mais je

n'ai jamais vu chose pareille!!»

Absorbé dans ses réflexions, réduit au silence par cette surprise accablante, il rasa Alfred B*** et lui dit en l'accompagnant à la porte : Je ne vous réclame rien, puisque c'était entendu, mais si vous devez revenir cet après-midi, ce sera 40 centimes comme la première fois.

L. M.

On voïadzo âo paradis et la ligne.

(Suita).

Mè vouaiquie don ein route po lo purgatoire, mâ dévant de parti, lo bon St Pierro me baillà on part de bottès ferraïes, kâ n'avé que dai bambouchès, et mè dit que n'étai pas prudeint d'allà dinsè et que faillài mè précauchena po cein que porré trova dai crouïo tsemins.

Ye parto lo tieu on pou goncllio. La route étâi prâo bouna. Y'arrevo dévant la porta dè fai, tapo lè trâi coups et on mè démandè quoui y 'iro.

- L'incourâ dè Revirepantet, se dio.

Adon la porta s'aovrè et lo saint qu'étai quie mè démandè cein que volliavo.

- Voudré vairè, se lài repondo, quoui vo z'âi

dè Revirepantet per ice.

Lo saint preind assebin on grand lâivro, tsertse lo folliet, et lo folliet étâi tot blianc; reclliou lo lâivro ein mè deseint: N'ia nion!

- Yô sont-te don? que fé ein mè traiseint lè cheveux et ein m'appoïeint contrè on vilhio bahut, kâ ne tegné pequa su mè tsambès dâo tant que cein mè fasâi dè peina.
 - Eh bin! se mè fâ lo saint, sont dein lo paradis!
- Que na! se lài dio, lài su dza z'u et St Pierro m'a assurà que n'iein avâi min.
- Adon, se mè fâ, sont ein einfai, kâ n'ia pas! se ne sont ni âo paradis, ni ice, faut bin que séyont coquiè part.

Que faillài-te férè? Du que yé'té per lé, preigno tot mon coradzo, po allà trovà Lucifai, et lo saint

dâo purgatoire, m'esplique lo tsemin.

Ma fâi, lài fasâi pas bio. C'étâi on espèce dè cheindâi pliein dè rocaille et dè bétes: à ti lè pas que fasè, martsivo su dai vuivrès, dâi lanzai, dâi crapauds, dâi gremiliettes, dâi serpents, et pi n'iavâi rein què dâi bossons d'épenès, et dâi rionzès, que se n'avé pas z'u lè bottès à Pierro, jamé ne m'ein terivo â l'honneu. Quand y'arrevo âo bet dè ce tsancro dè tsemin, n'iavâi min dè porta, ma 'na granta voûta tota nâire, et dein lo fond 'na pecheinta lueu, et on oïessâi que lâi sè passâvè oquiè dè terriblio. C'étâi l'einfai. M'eimbantso tot parâi dein cllia voûta, et à mesoura qu'avancivo, lo boucan vegnâi pe foo et la lueu pe granta. Coumeincivo à grulâ quand tot d'on coup on grand diablio qu'étâi dè fakchon à l'eintraïe et que mè vai veni, s'approutsè dè mè avoué 'na trein à trâi grands fortsons, et fâ état dè la mè pliantâ dein la panse po mé portà coumeint 'na dzerba dein lo fû.

— Harte! se lài dio, su on ami dâo bon Dieu, et lài montro la crài, que cein l'arrété dè suite.

- Et que châi veni vo férè?

— Vegné vaire se vo z'âi per ice dâi dzeins dè Revirepantet?

- Dè Revirepantet! se fà ein s'epécllieint dè rirè, binsu que n'ein eint, et pas mau; mà quoui étès vo?
 - Su l'incourâ dè cè veladzo, se lâi fé.

— Et vo vo ditès l'ami dâo bon Dieu, se dit, ein recafeint adé mé; vo z'étès cè dâo diablio, kâ l'est vo que no z'einvoyi lo mé dè mondo; veni pi vairè!

Y'eintro pe moo què vi dein cé for, que lâi fasâi onna raveuque y'aréétâ soupliâ se cé diablio ne m'avài pas pretà 'na roclaure ein pé d'hipopotame po mè préservà, et qu'est-te que vayo lé dedein:

Dâvi dâo moulin, cé que pregnâi dâi trâo grossès z'eimbottà dè granna po sè pàyi, quand on lai menâvè à mâodrè. Louis âo fifre, qu'avâi fé on faux sermeint adon dè son procès. La Janette à Beleau, qu'avâi tant crouïe leinga pè vai lo borné. Tripe, lo tailleu. Guigue, lo tisserand. Louis à Marc, que mettài dè l'édhie dein lo lacé po portà à la fretéri. Troublon, lo boutèqui, que fasâi dâi livrès dè 14 oncès, et bin dâi z'autro onco, qu'étiont dein lo fû, permi dâi serpeints, et tormeintâ pè dâi petits diablio qu'étiont occupà à attusi, à lè poncena, lè regattà su dài lans plieins dé clliou et à lè dzicllià d'edhie bouilleinte; et avoué cein onna chetta dâo melion, kâ cllião pourès dzeins ne font que siclliâ, et on oût onna brechon et dâi tounéro que vo font refrezenà; enfin quiet! n'aré jamais crû que l'einfài sâi asse terriblio. Assebin lâi é pas mé pu teni et on m'a rapportâ avau.

Ora, lo vo dio tot net: vouaiquie cein que vo z'atteind se vo ne tsandzi pas dè conduite; se vo z'avià vu cé pourro Louis à o fifre!... et la Janette!... ouai! n'ouso pas lài reptinsà. Y'atteindo don déman lè vilho po la confesse, et lè dzo d'aprés ti lè z'autro, et aprés midzo tot lo mondo à vépro. »

Clliâo pourres dzeins de Revirepantet, époâiris, firont tot coumeint lâo desai lâo bravo incoura, et du adon tot va bin, et n'ia pas d'homo pe benhirâo que lo pére Maillet.

C'est une âme.

Nous reprimes donc le chemin de l'auberge où était le rendez-vous général. Je n'avais pas enlevé Jane, et je m'en applaudissais, mais j'avais bien envie de prendre un gage de son amour et, avant de rentrer dans la lumière, cueillir sur ses lèvres les prémices de notre union prochaine. D'où vient qu'au moment de céder à la tentation, je m'arrêtai?...

A demain, lui dis-je en la quittant.

- A demain, répondit-elle en me serrant la main.

Le lendemain, dans la matinée, j'écrivis cérémonieusement aux parents de Jane pour leur demander un entretien. A trois heures, jefrappai à la porte de la maison de Kensington. La mère était seule et m'attendait. Il me parut à son accueil qu'elle était munie de pleins pouvoirs et qu'elle allait saisir avec joie l'occasion de combler mes vœux. Cela me donna pleine assurance. J'entrai en matière ex abrupto.

- Vous vous êtes certainement aperçue, Milady, que j'aime miss Jane, votre fille.

— Oh! oui. Elle aussi vous aime beaucoup. Et moi aussi je vous aime beaucoup, et mon mari aussi vous aime beaucoup; nous vous aimons tous beaucoup.

Sans penser que je dusse pour cela épouser toute cette tendre famille qui m'aimait tant, je songeai pourtant